

## Prologue

Paris, mars 1894

Le ciel était étonnamment dégagé au-dessus de la ville et les étoiles brillaient de tout leur éclat. Grâce à la pleine lune, la visibilité était parfaite bien que le réverbère le plus proche se fût trouvé à cent mètres de là.

Le Comte avait insisté pour que le duel eût lieu avant l'aube, et quoiqu'il eût désapprouvé ce défi aux convenances, Lorrain<sup>1</sup> était bien obligé d'admettre que la lumière était amplement suffisante. En fait, lorsque Octave Uzanne et lui s'avancèrent sur l'herbe humide de rosée à la rencontre des témoins de Mourier, il se sentit soudain vulnérable, comme s'il venait de s'exposer à l'attention d'un œil perçant qui lui eût été hostile. Il y avait dans cette affaire quelque chose qui l'emplissait d'un terrible malaise. On eût dit la prémonition d'une catastrophe à venir. Jamais il n'avait éprouvé une telle sensation, même lorsque c'était lui qui tenait le pistolet.

C'était en ce même lieu que Lorrain avait affronté Guy de Maupassant peu de temps après son arrivée à Paris, et bien qu'il ait connu Guy depuis son enfance, il ne savait pas avec certitude si son aîné allait décharger son arme dans le sol comme l'exigeait l'étiquette moderne. Il avait été saisi d'angoisse – au bord de défaillir, en fait –, mais cette angoisse n'avait rien de commun avec la sensation de terreur superstitieuse qui l'habitait en ce moment. Peut-être était-ce un effet de l'éther, cette substance qui avait emplí sa maison de spectres dès qu'il avait commencé à en prendre ; certains de ces spectres le tourmentaient encore bien après qu'il se fut assagi.

L'un des témoins de Mourier ouvrit le coffret pour leur montrer les deux antiques pistolets qui y étaient rangés. Lorrain, qui n'était guère expert en matière d'armes, ne prit pas la peine de les examiner de près ; il lui suffisait de constater qu'ils semblaient identiques. Uzanne lui aussi ne leur accorda que l'esquisse d'un regard.

Le plus âgé des deux témoins – un homme aux cheveux blancs et à l'allure militaire – attira Lorrain au moyen d'une pantomime peu discrète et lui dit : « Je me demande si tout ceci est vraiment nécessaire. Monsieur Mourier m'a autorisé à vous dire qu'il n'avait nulle intention d'insulter qui que ce soit. S'il a répété cette rumeur, insiste-t-il, c'était afin de souligner son absurdité et non de contribuer à sa diffusion. Si Monsieur le Comte souhaite réparation auprès de l'auteur de la rumeur, il se trompe d'adversaire. »

*Mourier a peur*, songea Lorrain. *Monsieur le Comte n'est pas français, et encore moins parisien, et Mourier ne peut être sûr qu'il suivra la règle non écrite.* Il dit à haute voix : « Monsieur le Comte, je le crains, m'a donné pour instruction de n'accepter aucune excuse. »

Le vieux soldat se fendit d'une grimace de dégoût. Lorrain crut tout d'abord que lui-même en était la cause ; il était sûr que l'autre l'avait reconnu, la réciproque n'étant pas vraie. Il comprit en écoutant la suite de son discours que c'étaient les instructions de Mourier qui lui restaient en travers de la gorge.

« Monsieur Mourier m'a prié de vous dire qu'il ne croit nullement à l'existence des vampires, dit le vieux soldat, et que s'il a utilisé ce terme en le rapportant à Monsieur le Comte, c'était uniquement pour souligner l'absurdité de telles croyances. Il m'a également demandé de préciser qu'il n'a nulle intention d'insinuer que Monsieur le Comte utilise un nom d'emprunt. »

*Mourier est bel et bien terrifié*, se dit Lorrain. *Même ses témoins estiment qu'il n'aurait pas dû s'humilier à ce point. Quoi qu'il en soit, il se trompe. La France grouille de vampires ; je les ai vus de mes yeux et je me suis joint à leur compagnie, devant les portes de l'abattoir de la rue de Flandre, avant les premières lueurs de l'aube. Tant que la consommation ravagera le pays, et tant qu'il y aura des médecins pour penser que le sang de bœuf fraîchement tué est un traitement efficace, il n'y aura jamais*

---

<sup>1</sup> Le lecteur intéressé trouvera en fin de volume la liste des personnages de ce récit inspirés par des personnes ayant existé dans notre Histoire ou notre littérature. (Toutes les notes sont du traducteur.)

*pénurie de vampires. Ces médecins sont des charlatans, bien sûr – le sang n'a pas plus de vertus que l'éther, même s'il donne naissance à moins de spectres –, mais tant qu'il y aura des maladies, il y aura des charlatans. Quant à cette histoire de nom d'emprunt, elle est des plus triviales. J'en porte un moi-même, sur ordre de mon père – même si, en fin de compte, c'est lui plutôt que moi qui a traîné dans la boue le nom de Duval.*

« Eh bien, monsieur ? » fit sèchement le militaire, impatient d'entendre sa réponse.

Lorrain porta sa main à sa bouche, toussa et sentit des crachats de sang lui toucher la paume. Cela faisait plusieurs semaines qu'il n'avait pas craché du sang, mais il se sentait cependant soulagé. L'angoisse qui l'habitait avait une origine physique et cela le rassurait.

« Monsieur le Comte ne repartira pas d'ici sans avoir échangé des coups de feu, j'en ai peur, murmura-t-il d'une voix rauque. Cela est fort regrettable, j'en conviens, mais ces horribles rumeurs ont poursuivi Monsieur le Comte dans la moitié des capitales de l'Europe et lui ont causé des souffrances considérables. Il est parfaitement à même d'ignorer les saillies ordinaires, qui associent son nom à certaines jeunes femmes, mais il est un nom en particulier qui ne manque jamais de le blesser, et c'est celui de Laura Vambery. Jamais il n'aurait cru l'entendre ici, à Paris, vu que l'incident s'est produit il y a bien des années et dans un autre pays, et cela l'a horriblement affecté. Certes, il serait prêt à admettre que Monsieur Mourier n'avait pas l'intention de l'accuser d'être directement responsable de la mort de cette jeune fille, et encore moins d'avoir bu son sang, mais il estime que s'il ne réagit pas avec fermeté aux propos stupides de votre ami, d'autres se sentiraient en droit de répandre des insinuations également viles. »

Le témoin de Mourier poussa un soupir extrêmement théâtral... mais dans ses yeux se lisait une inquiétude non feinte. « Monsieur le Comte comprend bien, j'espère, que nous sommes en 1894 et non en 1794, et que, quelle que soit la situation dans sa patrie, les tribunaux français s'opposent de plus en plus vigoureusement aux règlements privés. »

On entraîna enfin dans le vif du sujet. « Monsieur le Comte n'est peut-être pas parisien, dit Lorrain avec une froideur malicieuse, mais il connaît suffisamment bien la route que suit notre société dans sa marche vers le progrès. Il sait que nous sommes ici pour régler une question d'honneur et non pour perpétrer un meurtre. Je puis vous assurer que si son adversaire venait... disons par accident... à décharger son arme sans l'avoir tout à fait levée, de façon à ce que les balles se perdent dans le sol, il ne viendrait pas à l'idée de Monsieur le Comte de lui porter alors un coup fatal. »

Le vieux soldat eut un petit rire, bien réel quoique étouffé. Son soulagement était palpable. Il alla jusqu'à lever la main dans l'esquisse d'un geste amical. « Je suis heureux de l'entendre, je vous l'avoue, dit-il d'une voix à peine audible. Du temps de ma jeunesse, les duels étaient toujours menés à leur terme, et la loi se gardait bien d'intervenir... mais beaucoup de choses ont changé depuis cette humiliante défaite. Les Prussiens eux-mêmes seraient emplis de honte s'ils avaient conscience de l'état de la France. Quel avenir nous préparons-nous si les hommes n'osent plus lever leur arme quand ils se rencontrent sur le champ d'honneur ? En refusant de creuser des sépultures secrètes pour les meilleurs d'entre nous, peut-être sommes-nous en train de creuser la fosse commune du genre humain. » Il se détourna dès qu'il eut achevé son discours, comme s'il regrettait sa propre loquacité.

*Il parlait pour ne rien dire !* comprit Lorrain. *Il est aussi troublé que moi-même – que nous tous ! Tous, bien sûr, hormis Monsieur le Comte.*

Octave Uzanne et le second témoin de Mourier avaient présenté les pistolets aux adversaires, qui avaient chacun choisi le sien. Ce fut le militaire qui les plaça dos à dos, puis s'assura qu'ils savaient dans quelle direction ils devraient se mettre en marche, à quel moment ils devraient se retourner. Lorrain n'avait plus rien à faire excepté observer la suite des événements. Un sentiment de prémonition l'envahit une nouvelle fois, et il ne put s'empêcher de frissonner. Il espéra que le démon curieux et maléfique qui lui nouait le ventre n'était qu'une banale douleur, mais il craignait qu'il ne s'agît d'une sorte de soif – soif d'éther ou de sang chaud, il n'aurait osé le deviner.

Lorrain regarda les deux gentilshommes s'éloigner l'un de l'autre. Le Comte n'était ni le plus grand ni le plus jeune des duellistes, mais de sa silhouette émanait une indubitable autorité. À en croire les rumeurs qui l'accablaient, c'était un magnétiseur accompli doublé d'un démon, et bien que ses yeux

fussent des plus ordinaires et n'eussent rien d'intimidant, Lorrain était tout disposé à croire lesdites rumeurs. L'homme venu de l'Est semblait en proie à une sorte de transe, comme si son esprit avait accédé à un extraordinaire mode de conscience lui permettant une concentration aussi absolue que celle résultant d'une monomanie obsessionnelle. La précision avec laquelle il se retourna pour faire face à son adversaire à l'instant précis qui avait été convenu était souplement mécanique.

Mourier leva le bras, s'efforçant de le garder raide comme un piquet mais y échouant misérablement. Sa terreur était si évidente que c'en était embarrassant. Le bras tremblant interrompit sa progression bien avant d'atteindre l'horizontale, et Mourier le laissa retomber. Ses muscles étaient relâchés lorsque le coup partit, et la balle disparut dans l'herbe à moins de cinquante centimètres de ses orteils.

Ensuite, il ne lui restait plus qu'à attendre. Il tenta de regarder son adversaire dans les yeux mais ne put y parvenir.

Monsieur le Comte ne pouvait désormais plus être blessé, mais cet état de fait ne suscita pas l'ombre d'un sourire sur son visage. Son bras était déjà levé, son pistolet déjà pointé sur le cœur de son adversaire... mais, faisant montre d'une politesse scrupuleuse, le Comte baissa le bras, de sorte que le canon se retrouva pointé vers le bas, vers le point où les deux hommes s'étaient séparés après avoir été placés dos à dos. Il tira.

Mourier porta la main à sa gorge et tomba.

Lorrain ne put s'empêcher de pousser un cri d'angoisse et de stupéfaction – auquel firent écho Uzanne et le plus jeune des témoins de Mourier. Le vieux soldat lui-même laissa échapper un cri d'horreur et ouvrit de grands yeux étonnés.

L'espace d'un instant, Lorrain se demanda si quelque cruelle créature surnaturelle n'avait pas détourné la balle tirée par le Comte. Et même lorsqu'il comprit, avec un temps de retard, que celle-ci avait ricoché sur une pierre, il ne put s'empêcher de se demander si le Comte n'avait pas visé ladite pierre, ayant calculé que le projectile frapperait son adversaire en plein cœur après avoir ricoché. Un tel calcul était tout bonnement inconcevable... et pourtant, le Comte paraissait toujours aussi impassible. Son visage figé n'exprimait ni la surprise ni l'inquiétude ; il se tenait immobile ainsi qu'une statue, comme si sa conscience en déroute attendait de comprendre la situation pour dissiper son incrédulité.

La malchance, comprit Lorrain, venait de frapper un coup terrible. Désormais, il était impossible que le Comte restât à Paris. Le but même de ce duel était de le prémunir d'une retraite ignominieuse, en assurant que nul n'oserait plus propager la rumeur voulant qu'il fût un vampire et que son nom fût différent de celui figurant sur sa carte de visite. À présent, il serait obligé de fuir, dans l'urgence et dans l'opprobre. Une chance sur un million, et Mourier était mort – mais c'était le Comte qui serait tenu pour responsable.

Les témoins de Mourier s'affairaient déjà près de lui lorsque Uzanne et Lorrain les rejoignirent. Le vieux soldat tentait désespérément d'étancher le flot de sang qui coulait de la plaie ouverte dans la gorge de Mourier, mais son mouchoir en dentelle lui était d'un bien piètre secours. Lorrain avait vu en son temps maints mouchoirs tachés de sang, mais pas un qui fût aussi écarlate, aussi saturé.

L'homme aux cheveux blancs leva les yeux. « Allez-vous-en, imbécile ! dit-il d'une voix torturée. Emmenez votre homme loin d'ici – loin de Paris, loin de la France. Renvoyez-le chez lui le plus vite possible. Peu importe que la mort de Mourier ait été accidentelle. Il y aura un lourd tribut à payer, et si votre ami ne souhaite pas que le mot de vampire et le nom de Laura Vambéry se retrouvent sur toutes les lèvres, il a intérêt à ne plus remettre les pieds en France avant longtemps. »

Lorrain courut vers le Comte, se rappelant avec agacement qu'Uzanne et lui le connaissaient à peine, que seule l'urgence de la situation les avait convaincus de lui servir de témoins. Le Comte tenait toujours son pistolet à la main, et il ne le lâcha pas lorsque Lorrain lui intima l'ordre de fuir... mais il consentit à retourner près de son fiacre et à donner les instructions nécessaires à son cocher allemand.

Lorrain et Uzanne le suivirent dans le fiacre et s'assirent de part et d'autre de lui alors que les chevaux se mettaient en route, encouragés par le fouet.

Pas un mot ne fut échangé. Le Comte ne se fendit ni d'explications ni d'excuses – il semblait perdu dans un monde intérieur, sans aucun lien avec celui-ci. Avant que les rumeurs n'eussent fini par le

rattraper, il avait semblé le plus charmant des hommes – l’œil vif sous l’éclat des chandeliers, parfaitement à l’aise dans les salons qu’il honorait de sa présence –, mais son apparence s’était altérée.

Lorsqu’il prit la parole, ce fut pour demander : « Qu’ai-je fait pour que la Destinée me tourmente ainsi ? *Qu’ai-je fait ?* »

Lorrain ne savait que répondre à cela. « Comptez-vous rentrer chez vous, monsieur ? demanda-t-il.

— Je ne suis plus nulle part chez moi, répondit le Comte avec amertume. Je vais gagner Le Havre, je suppose, et de là l’Angleterre. J’ai rencontré des Anglais charmants durant mon séjour à Paris. Peut-être ai-je toujours été destiné à aller là-bas, quoique je ne puisse imaginer pourquoi.

— Nul ne peut imaginer les intentions du destin », dit Uzanne, toujours aussi philosophe. « Si la réalité est prédéterminée, il devrait être facile de déceler sa forme, mais l’intelligence que nous en avons n’est faite que de murmures, et dans une langue étrangère qui plus est. Comment sinon conserverions-nous l’espoir – ou l’illusion – de disposer de notre libre arbitre ?

— On dirait que je suis éternellement condamné à faire des adieux, murmura le Comte. Parfois, je me sens dans la peau de ce capitaine hollandais qui avait maudit le Seigneur et s’était retrouvé condamné à lutter pour toujours contre le vent, sans jamais pouvoir doubler le cap des Tempêtes.

— Vous trouverez bien un endroit où les langues ne s’agitent pas encore avec malice, mon ami », lui assura Lorrain, regrettant de ne pouvoir l’affirmer avec certitude. « Ou, à tout moins, où leur agitation a d’autres cibles. À Londres, nul ne se soucie de ce qui arrive de l’autre côté de la Manche.

—J’espère que vous avez raison », dit le Comte

Le fiacre déposa les deux amis dans la rue de Courty alors que l’aube commençait à teinter le ciel de rose. Lorrain n’avait pas vu le lever du jour depuis l’époque où il jouait au vampire dans la rue de Flandre, et ce rose lui rappela l’odeur et le goût du sang, l’effort qu’il devait faire pour obliger sa gorge nouée à avaler le liquide chaud et puant.

« Je n’aimerais pas être vampire, dit-il à Uzanne tandis que le fiacre du Comte l’emportait vers la barrière. Porter le masque du commun des mortels tout en cultivant quelque sombre et précieuse identité secrète, c’est une chose... mais vivre de sang et rien que de sang, c’est tout autre chose. Je préférerais laisser la fièvre me consumer. »

Uzanne lui jeta un regard des plus étranges – ce qui n’avait rien d’étonnant, vu qu’il ignorait tout des pensées qui agitaient Lorrain. « N’utilise ce mot qu’avec prudence, lui dit-il. Nous venons de voir un homme périr de l’avoir répété.

— Ai-je jamais été prudent ? » répliqua Lorrain, qui se rendit compte quand il sourit que toute angoisse l’avait quitté. À mesure que le ciel s’emplissait de lumière, la chape de terreur qui pesait sur lui s’envolait, le libérait.

« Non, reconnut son ami. Mais peut-être devrais-tu être prudent... car sinon, c’est toi qu’on retrouvera ainsi à l’aube, nourrissant la terre de ton riche sang de Normand. Quelle tragédie ce serait, toi qui n’as pas encore écrit ton chef-d’œuvre ! Si tu veux y donner un rôle à Monsieur le Comte, comme tu l’as déjà fait pour bien d’autres misérables, veille à bien le déguiser.

— Je doute qu’un écrivain l’ayant rencontré puisse résister à la tentation de le faire figurer dans un roman, répondit Lorrain. Mais tu as raison : il faudrait le déguiser avec soin de peur qu’il ne s’offense de l’image ainsi montrée, et ne pas seulement se contenter d’écrire son nom à l’envers. »

Ils pénétrèrent ensemble dans la maison et burent du cognac jusqu’à ce que maman se réveillât et demandât à son fils indigne où il avait bien pu passer la nuit.

« J’ai aidé un ami dans le besoin », répondit-il, sachant parfaitement qu’elle ne le croirait pas.